

Mansour Sayah, Maître De Conférences - **Racha Nagem**, Doctorante en littérature comparée, Université de Toulouse le Mirail II
Henda Zaghouani-Dhaouadi, Docteur en Sciences du Langage Université de Saint-Étienne



Résumé : *Cet article est une contribution à l'analyse et à l'élucidation des contextes historique et linguistique dans lesquels l'arabe, en tant que langue écrite, était apparu dans la Péninsule arabique. Cette apparition n'est pas sans poser des questions créant controverses surtout dans la relation intrinsèque que l'arabe entretient avec le Coran, texte sacré du monde musulman, qui le considère comme une langue pure.*

Mots-clés : « Arabe pur », arabe classique, arabe standard moderne, arabe parlé, tribus et langues arabes.

La lengua árabe, historia y controversias

Resumen : *El presente artículo es una contribución al análisis de los contextos histórico y lingüístico en los que el árabe, como lengua escrita, apareció en la Península Arábiga. Esta aparición no deja de plantear cuestiones controvertidas sobre todo con respecto a la relación intrínseca que mantiene el árabe con el Corán, texto sagrado del mundo musulmán, que lo considera como una lengua pura.*

Palabras clave : « Arabe puro », arabe clásico, arabe standard moderno, arabe hablado, tribus y lenguas árabes.

The arabic language, history and controversies

Abstract: *This contribution is a contribution to the analysis and to the elucidation of historical and linguistics contexts leading to the emergence, in Arabic Peninsula, Arabic as written language. This event created above all controversies in his intrinsic relation with the Koran, revered text of Muslim world who consider it as a pure language.*

Keywords: "Pure Arabic", classical Arabic, standard and modern Arabic, spoken Arabic, Arabic tribes and languages.

Il est difficile d'aborder l'étude d'une langue sans référer à l'histoire qu'elle véhicule. Il en est ainsi pour l'arabe qui a connu une longue tradition orale avant d'être consigné à l'écrit. Postérieurement à la période antéislamique,

l'Orient musulman comportait deux périodes avec généralement cinq étapes de durée et d'importance disproportionnées connues par les historiens de la littérature arabe¹. Il reste donc beaucoup de choses à découvrir de l'Arabie et des tribus qui la peuplaient au V^e siècle et à plus forte raison avant cette période, tant la documentation que nous en avons est faible par rapport à d'autres civilisations moyen-orientales. Il serait tout autant plus réaliste de parler non pas de la *langue arabe* mais plutôt *des langues arabes*, car chaque tribu avait son parler propre. Néanmoins, le Coran considère que cette langue était la plus soutenue de toutes les autres de la Péninsule arabique, évoquant « *un arabe pur* » comme l'attestent ces deux versets :

« *Nous l'avons fait descendre [le Coran] [sous forme] d'une révélation en langue arabe..* »²

« *...C'est [une révélation] en arabe pur..* »³

« *Nous avons fait de [l'Écriture] une Prédication en arabe...* »⁴

En 2000, un philologue et sémitologue allemand, soutient une thèse intitulée *Lecture Syro-araméenne du Coran*, mettant ainsi la lumière sur une nouvelle interprétation, qu'il publie d'abord en 2004 en allemand puis en 2007 en anglais, sous le pseudonyme de Christoph Luxenberg. Ce minutieux travail dont l'idée principale est que le Syro-Araméen fut la langue dominante en Asie Occidentale de l'époque où Mahomet eut la Révélation, ouvre la voie à une nouvelle lecture de ce texte et montre combien il est une forme vivante de cette ancienne langue. L'auteur finit par constater que sans une connaissance préalable du Syro-Araméen, il est impossible d'interpréter le texte coranique, d'où toutes les ambiguïtés et lectures limitées des philologues arabes dès le VIII-X^e siècle de J.C. (C'est-à-dire le siècle de Jésus Christ, selon le calendrier chrétien et non musulman) qui dans leur ignorance de cette langue ancienne, ont établi des commentaires du texte à travers leur unique compétence en l'arabe classique. Connaissances qui n'étaient, par ailleurs, qu'à leurs premiers frémissements.

Ce qui importe ici, ce n'est pas tant la question de l'interprétation du Coran lui-même, mais l'idée que l'arabe classique est la langue dans laquelle il est apparu. Cette idée s'avère être remise en question aujourd'hui et cela confirme bien l'hypothèse selon laquelle l'arabe des Quraychite n'était qu'une koïnè parmi tant d'autres de la Péninsule arabique. L'état de nomadisme qui y a subsisté, pendant des siècles, n'aidant pas, de surcroît, le chercheur à bien fixer les origines de la langue arabe. Tous ces problèmes nous incitent donc à repenser, du point de vue des Sciences du Langage, la question, très controversée, de la pureté des langues.

Langue pure vs langue impure, mythe ou réalité ?

C'est une parfaite illusion que de considérer une langue comme étant « pure » et/ou « sacrée ». On sait aujourd'hui, du moins du point de vue des Sciences du Langage, que les langues voyagent et ont, de tout temps, été sujettes aux contacts entre elles et aux cultures qu'elles véhiculent. On sait notamment que leurs brassages sont des phénomènes tout à fait ordinaires et même enrichissants. En outre, avoir évoqué déjà le concept de « *langue pure* » en

ces temps-là sous-entendait clairement « *langue impure* » et que les contacts de langues, bien que probablement mal vu, étaient un phénomène bien connu des Arabes de cette époque cohabitant avec des hébreux, des chrétiens, des araméens etc. Il serait donc absurde de maintenir cette hypothèse de pureté, quant à l'approche qu'on devrait avoir, dorénavant, de la langue du Coran. Ainsi, est-il désormais fondamental de travailler à dynamiser la conception, farouchement préservée encore, vieille de plusieurs siècles, du texte coranique et de la langue dans laquelle il est apparu.

À partir des versets cités supra, les savants musulmans, tirèrent la conclusion que l'arabe du Coran était la langue des Quraysh, la tribu d'où était originaire le Prophète. La tradition classique arabe identifie donc la langue du Coran avec celle en usage dans cette tribu. Nous voyons donc, que d'un point de vue simplement sociolinguistique, et en revenant à la situation stratégique de ce groupe sédentaire, tant d'un point de vue géographique que géopolitique, les Qurayshite étaient une puissante tribu vivant essentiellement de commerce à la Mecque. Cette puissance a, sans doute, incité à considérer son idiome comme une langue supérieure à celles avoisinantes.

En reconsidérant l'hypothèse d'une langue « *pure* », en pensant immédiatement à celle parlée par le groupe auquel appartenait le Prophète, on se demandera si l'arabe du Coran était en usage quotidien. Il apparaît en effet, non pas comme une langue usuelle, mais plutôt comme un niveau de langue très élaboré, en raison de ses rythmes, de ses formules, de son vocabulaire, de ses images bref du style dans son ensemble ?

Il suffit de lire le Coran de près, pour s'apercevoir qu'il contient en fait plusieurs styles selon les sourates : styles imagé de scènes apocalyptiques, polémique dans la lutte contre les polythéistes, juridique concernant les règles la vie quotidienne, lyrique pour les prières et la foi. Personne n'ayant justement utilisé ces « niveaux » de langue au quotidien, les sémitologues et philologues modernes pensent, aujourd'hui, que cette langue connue des poètes et devins était en fait commune à d'autres tribus et différait par certains traits linguistiques des parlers quotidiens.

En conséquence⁵, la situation linguistique durant les premières décennies du VII^e siècle, dans la Péninsule arabique, n'était pas aussi évidente qu'elle en avait l'air dans la tradition rapportée par les savants irakiens du X^e siècle. Les signes ambigus de l'alphabet arabe en usage à cette époque pouvaient, en effet, donner lieu à diverses lectures. Par ailleurs, le syro-araméen était alors la langue de culture dominante dans toute l'Asie occidentale. Christoph Luxenberg, dans sa recherche, observe, comme le note à juste titre Claude Gilliot, « *qu'elle a dû exercer une influence sur les autres langues de la région qui n'étaient pas encore des langues d'écriture. Nous ajouterons que la Mecque avait des contacts avec la ville de Hîra, nom araméen, qui était un siège épiscopal dès 410. De plus, selon certaines sources musulmanes, les habitants de Tâ'ef et les Quraychites ont appris « l'art d'écrire » des chrétiens de cette ville* »⁶.

Cette langue commune, appelée koinè, était précisément celle dans laquelle s'exprimaient naturellement les poètes et qui leur permettait de se faire

comprendre par le plus grand nombre de tribus. La langue du Coran, en raison de sa forme particulière de prose poétique, diffère certes de cette koinè mais elle s'en rapproche par sa structure et sa syntaxe.

L'arabe pur auquel fait allusion le Coran semble donc être cette langue, que l'on pourrait appeler la langue de culture, et qui était le propre, non pas de tous, mais de ceux qui maniaient le verbe à un niveau très élevé. Ainsi, faut-il éviter l'erreur grossière qui consisterait à croire qu'il y avait, du temps de l'antéislam, une langue unique entre les Arabes qui, au fil du temps, se serait « dégradée » pour donner naissance aux différents parlers locaux (souvent appelés dialectes...). Il n'en va pas de l'arabe comme avec le latin.

Le latin a en effet, été la langue mère du français, de l'espagnol, du portugais, de l'italien, de l'occitan, du catalan, du roman etc.. L'arabe a toujours connu un phénomène de diglossie dans lequel deux niveaux de langues existent en même temps : une langue soutenue, réservée à une élite, dans des circonstances exceptionnelles (ce que l'on pourrait qualifier de « classique ou de littéraire »...) et une langue utilisée tous les jours, pour la vie quotidienne (ce que l'on pourrait qualifier de koinè...). La langue soutenue, qui s'appellera plus tard, *fushâ*, sera la même pour tous les Arabes, mais la seconde variera en fonction de chaque groupe et région avec un écart entre ces langues régionales, la *dârija*, et la *fushâ* qui peut varier, plus ou moins, selon les pays.

Quoi qu'il en soit de ce problème qui dépasse le simple cadre linguistique parce qu'il touche directement à un contenu coranique et donc à une vérité intangible, la langue arabe dite *classique* est profondément liée, dans l'esprit du monde musulman, à l'apparition du Coran entre 612 et 622. Il fallait très vite fixer le contenu pour mettre fin aux prétentions d'individus et de groupes qui contestaient l'autorité des premiers chefs musulmans. Il fallait aussi perfectionner l'écriture de cette langue dans laquelle on a pensé que le Coran fut révélé. Sans le Coran, la langue arabe serait sans doute restée encore longtemps au stade oral comme elle l'avait été jusqu'alors. Il accélérera, incontestablement, la fixation formelle de la langue et obligera les Arabes musulmans à améliorer au fur et à mesure leur système alphabétique.

Mais le texte coranique est aussi très imprégné par les langues avec lesquelles l'arabe, dans sa forme Qurayshite, était en contact, notamment le syro-araméen. Luxenberg, par une minutieuse tentative d'élucidation de certains passages linguistiquement controversés du Coran parvient à expliquer le sens réel d'une sourate « Al kawthar, l'Abondance » très ambiguë et traduite ainsi par Régis Blachère, mais toujours incontestablement obscure :

*« En vérité, Nous t'avons donné l'Abondance.
Prie donc en l'honneur de ton Seigneur et sacrifie !
en vérité, celui qui te hait
se trouve être le déshérité »*

Dans son article, Claude Gilliot rappelle ainsi que « tous les chercheurs ou presque, reconnaissent que cela ne fait pas sens. Les exégètes musulmans,

quant à eux, ont de très longs développements sur cette sourate, qui montrent seulement leur embarras ; la rime et le sens du mystère aidant, ils y voient pourtant une merveille »⁷. Cela donne après la lecture syro-araméenne de Luxenberg un texte plus plausible :

« Nous t'avons donné [la vertu] de la persévérance ;
Prie donc ton Seigneur
et persiste [dans la prière] ;
ton adversaire [Satan] est [alors]le vaincu. »

Et Claude Gilliot conclut qu'à « l'origine de cette courte sourate, syriaque, réminiscence de la première épître de Pierre 5, 8-9, chez Luxenberg d'après le texte de la pshitta (traduction syriaque de la Bible) ».

Pour mieux élucider l'histoire de l'arabe standard moderne, il est donc nécessaire de faire une relecture critique du Coran dans une perspective intertextuelle et historique des sources historiques musulmanes. Projet tout à fait utopique pour l'instant. Mais les conclusions de Luxenberg, selon les chercheurs, peuvent tout à fait aboutir à l'idée qu'un travail collectif ait été à la source du recueil du texte coranique, comme il en fut pour les autres Livres dits révélés. De plus, Zayd Ibn Thâbit, principal collaborateur dans la rédaction de la révélation, a été formé à l'école juive de Médine et, paraît-il, connaissait l'araméen, le syriaque ou l'hébreu selon les versions⁸. L'auteur de cette thèse audacieuse pose ainsi la question d'une nécessaire relecture du Coran du point de vue de la critique historico-scientifique. Dans la seule perspective présentant le texte coranique comme une langue supra humaine, il est impossible pour les musulmans de considérer cette nouvelle alternative présentée par des sémitologues et philologues arabisants, mais non musulmans.

Loin de faire le procès des interprétations communes sur le texte coranique, il s'agit plutôt de démystifier l'idée de « pureté linguistique » comme un *consensus doctorum*, pour n'y voir finalement que l'allégorie d'une perfection impossible, car toutes les langues sont sujettes aux changements et à la variation. La situation actuelle de l'arabe en est un témoignage vivant. Blachère souligne fort justement, en ce qui concerne l'origine Quraychite de l'arabe classique qu'il n'est en fait pas « inadmissible que le parler d'une cité marchande qui, par surcroît, est le centre d'un grand pèlerinage annuel, se soit conservé pur de toute influence extérieure. La langue du Coran dénonce d'ailleurs de multiples emprunts dans le domaine du vocabulaire (...) » (Blachère, 1980 :76). L'autre argument concerne l'idée selon laquelle aucune preuve n'existe sur le prestige relié, dans la Péninsule, au dialecte Quraychite, avant l'apparition du Coran. Peut-on penser que la tradition poétique de la Péninsule arabique, fondée sur une recherche continue de perfection linguistique, métrique et thématique, pourrait être finalement à l'origine d'une telle conception de cette langue ? La pureté vient-elle d'un regard transcendant le poème ? Même si le langage poétique faisait partie de la vie quotidienne des Arabes, il n'en demeure pas moins que c'est finalement, et comme le montrent beaucoup d'analyses contemporaines, un dépassement du langage ordinaire vers un autre, plus élaboré, où l'homme tente de se dépasser lui-même. Le langage religieux étant éminemment poétique. On peut conférer,

sur ce point, l'étude de Régis Blachère dans le second volume de son *Histoire de la littérature arabe*, où il étudie les rapports linguistiques évidents entre poésie préislamique, Coran et prières des devins de l'époque. On est donc, avec ces trois formes d'expression humaine, en plein métalangage. Finalement cette question de la pureté de la langue du Coran n'a cessé et ne cesse aujourd'hui d'être l'objet de polémiques de la part de beaucoup de chercheurs.

Koinè poétique et genèse de l'arabe standard moderne

Dans la tradition des anciens grammairiens, les sources de l'arabe « littéral » ou « classique » sont parfaitement claires et admettent qu'elles ont à la fois engendré la poésie préislamique et le Coran. On doit ainsi rectifier la théorie islamique sur un point essentiel : la langue du Coran n'a pas comme base le dialecte de la Mecque, mais l'idiome des poésies « préislamiques ». Ce dernier est une Koinè qui s'étend sur une vaste aire géographique, dépassant probablement les limites de l'aire arabe.

Dans *l'EI* (art. Arabic, I, 339b), Shaade cité par Régis Blachère (Idem :79) se demande à propos des poètes antérieurs au VI^e siècle : « *Ont-ils dans le désir d'assurer à leurs œuvres une plus large expansion, fait usage d'une langue composite, née sous l'influence du trafic, de la fusion des dialectes, en se contentant de l'ennoblir ? Ou bien faut-il admettre qu'aux âges préhistoriques, par suite de circonstances politiques, le dialecte d'une tribu particulière était devenu la langue commune de la poésie ?* ».

Shaade tout en évitant de se prononcer entre les deux hypothèses admet la seconde. L'arabe du coran est donc celui utilisé par la poésie préislamique, ce que confirme aussi André Miquel (1993 :14) : « *Linguistiquement parlant, le Coran est le triomphe de l'arabe. Mais de quel arabe ? D'entre tous les idiomes connus dans la Péninsule, à travers les deux grandes familles du Nord et du Sud, le Coran répudiant tel ou tel dialecte au sens strict du terme, a choisi, pour une transmission à la fois intelligible et noble, le langage qui était utilisé par les poètes préislamiques, sorte de koinè littéraire, peut être à l'origine dialecte d'une région limitée, promu en tout cas, dès avant l'Islam, au rang de langage poétique, commun, dont l'aire d'extension pousse, de l'Arabie centrale et orientale, très loin vers le nord, jusqu'en marges steppiques de Syrie et de Mésopotamie* ».

Finalement ayant reçu la sanction du Coran, cet arabe deviendra l'arabe classique ou « littéral » comme on l'appelle aujourd'hui. On pense que le nomadisme a permis le passage de cette langue d'une contrée à une autre non seulement dans la zone de la 'Arabiyya, mais en outre jusqu'en Syrie et Mésopotamie, à la cour des Ghassanides en Damascène et à celle des Lakhmides à Hîra. Elle était utilisée par les poètes du Hedjaz.

Quelle définition du domaine arabe et de ses habitants ?

Avant d'évoquer l'histoire même de l'écriture arabe, il est important de savoir si on peut définir ce que les chercheurs entendent aujourd'hui par « domaine

arabe ». En effet, pour toute description que ce soit des koïnès, de l'écriture et de l'histoire littéraire arabes, il est nécessaire de comprendre les limites géographiques de ce domaine. On pense ainsi qu'il n'a abrité, jusqu'à la fin du VI^e siècle ap. J.C., qu'une infime partie de ce continent ayant avec Mahra et 'Oman, deux immenses régions, des rapports indirects ou irréguliers. D'un autre côté, Régis Blachère renonce, dès le début de son *Histoire de la littérature arabe*, à parler d'une « race arabe » « *puisque les Arabes pas plus que nul autre groupe humain, n'ont constitué une masse ethnique pure de tout apport étranger. Le seul critérium à retenir pour délimiter le domaine arabe est donc d'ordre linguistique* »⁹.

Le nord et le centre de la Péninsule arabique étaient peuplés par des groupes de Nomades au second millénaire avant notre ère, ancêtres des *Arabi* mentionnés dans les documents assyriens au VIII^e siècle avant JC. On pense, grâce à l'étude de certains indices, que leur parler est une branche de la famille des langues sémitiques : « Il est donc parent à la fois des langues assyro-chaldéennes (ou akkadien), des idiomes cananéens, (hébreux, araméen, etc..) et aussi de ceux de l'Arabie Méridionale. On affirme aussi que dès cette époque, ce parler s'était fort possiblement « déjà fractionné en dialectes », mais on n'en sait pas grand chose selon Blachère.

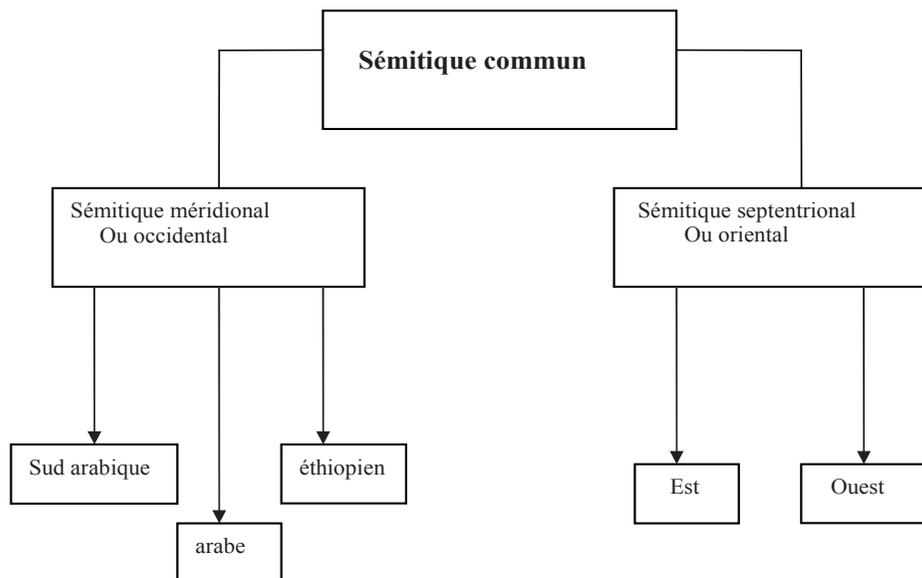
Il apparaît ainsi difficile de délimiter le berceau de la langue arabe. Mais on peut, grâce à ses vestiges les plus anciennement attestés se rapportant à des Nomades du nord et du centre de la Péninsule, le placer dans les zones géographiques du nord et du centre. Il semble aussi difficile de déterminer les limites du patrimoine arabe en dehors des premiers monuments de cette langue. Enfin, il est vain de parler de « limites » alors que tout le domaine fut peuplé par des Nomades sans aucune attache territoriale. La constante mobilité des groupes a certainement favorisé la fixation territoriale d'une langue, mais aussi des contacts ethniques et linguistiques avec des groupes vivants dans d'autres zones de la Péninsule. Le domaine arabe fut en totale expansion pendant plus de trois millénaires et il serait tout à fait impropre de lui assigner des frontières même précaires ou vagues. Ayant eu donc un mode de vie en harmonie avec le milieu géographique (sec et aride hormis quelques oasis), la société arabe, à toutes les périodes de son histoire, se présente sous forme d'un conglomérat de tribus. Dans la Bible¹⁰, la Genèse souligne bien l'idée que le Sémite affectionne les compositions généalogiques et l'arabe aujourd'hui n'en fait pas exception selon Blachère.

Petite histoire de la langue arabe, l'écriture des origines

Nous allons ainsi¹¹, pour plus de détails, tracer les grandes lignes de cette langue dont l'importance pour le Coran mais aussi pour la poésie est capitale. Pour bien comprendre l'originalité de cette langue, il est fondamental de la situer, historiquement et linguistiquement, dans le contexte, plus large, des autres langues sémitiques.

Les langues sémitiques

L'arabe fait partie du groupe des langues sémitiques parlées au Proche-Orient (de la Méditerranée à l'Iran) divisées traditionnellement en sémitique septentrional et sémitique méridional.



La branche septentrionale connaît elle-même plusieurs foyers :

- celui de l'est, représenté essentiellement par l'akkadien, attesté depuis 2400 avant J-C en Mésopotamie. Il se ramifiera en assyrien et babylonien.
- celui de l'ouest, représenté par l'araméen (qui finit par supplanter l'akkadien à partir du VI^e siècle avant J.-C.), groupant un certain nombre de variantes : à l'ouest l'araméen dit biblique ou palestinien, le palmyrénien, le nabatéen, le samaritain... et à l'est le syriaque, le mandéen, les dialectes de Tur-'Abidin (montagnes autour de Mardin en Irak du Nord) et de Mossoul, le néo-syriaque...
- celui du nord-ouest rassemble les parlers sémitico-cananéens : le moabite, le phénicien, l'ougaritique et surtout l'hébreu dans laquelle sera écrite la bible du Xe au II^e siècle avant J.-C.
- Le sémitique septentrional : Les deux principales branches de ce groupe à l'ouest sont le cananéen et l'araméen

le groupe cananéen (Dès le II^e millénaire avant J.-C) se divise en :

- cananéen ancien, grâce à quelques documents découverts à Tell al Amarna en Egypte.
- phénicien (1^{er} millénaire avant J.-C.), propre à des inscriptions trouvées dans les vieilles villes de Phénicie : Tyr, Sidon, Byblos (Liban actuel).
- moabite (une inscription datant du VII^e siècle avant J.-C.).
- hébreu biblique (durant le premier millénaire avant J.-C.).

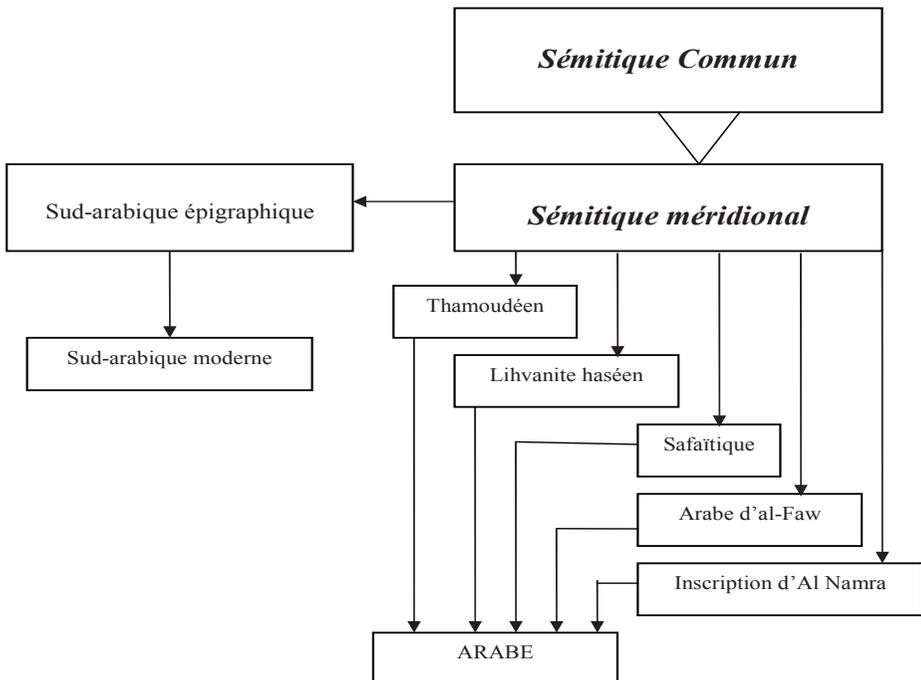
Le groupe araméen (à partir du XV^e siècle avant J.-C.) est encore plus complexe :

- l'araméen ancien (ceux de l'Empire perse, l'Éléphantine et surtout l'araméen biblique...).
- l'araméen occidental représenté par le palmyrénien (du III^e siècle avant J.-C. au III^e siècle après J.-C.), le nabatéen (région de Petra), le judéo-araméen...
- l'araméen oriental représenté par le syriaque (dit araméen d'Edesse), l'araméen du Talmud de Babylone, le mandéen (dans le bas Irak) et les parlers araméens modernes (près du lac Urmiya, le lac de Van en Turquie, le nord de Mossoul, la province de Tur-'Abidin, et quelques villages autour de Damas...).

Le groupe sémitique septentrional de l'est groupant l'akkadien, le babylonien et l'assyrien, a été en vigueur de la fin du troisième millénaire à la fin du premier millénaire avant J.-C.

Le groupe méridional contient trois grandes divisions : le sudarabique, l'arabe et l'éthiopien.

Le sémitique méridional



On a souvent identifié les Tamud très souvent mentionnés dans le Coran comme peuple pervers auquel a été envoyé le prophète Salih¹² aux Nabatéens dans la capitale était Petra. On trouve leurs traces également en Arabie au nord-est de Médine près de al-'Ula, à Taymâ' et Haybar.

Le sudarabique

On trouve au I^{er} millénaire avant J.-C., au Yémen, à Hadramaout principalement, mais aussi dans l'oasis de al-'Ula (à 320 km de Médine), plusieurs milliers d'inscriptions minéennes et sabéennes, faites dans un alphabet proche du phénicien mais différent de celui de Byblos. Le minéo-sabéen « s'approche » de l'arabe.

De nos jours, il existe des parlers sudarabiques en vigueur, surtout sur la côte de l'océan indien. Ils s'appellent génériquement hadara se subdivisant en mahri, botahari, harsusi, shkhawri. En outre, il existe encore le soqotri et le djibbali.

L'arabe

L'arabe « classique » que nous connaissons aujourd'hui date du V siècle après J.-C. Il a été devancé par des parlers dont on a encore quelques traces comme :

- le tamudéen à partir du Ve siècle avant J.-C.
- le lihyanite et le haséen du IIIe siècle avant J.-C. au 1er siècle avant J.-C.
- le safaitique du IIe siècle avant J.-C. au IIIe siècle après J.-C.
- l'arabe d'Âïñaw, tout au début du christianisme.
- l'inscription d'Al-Namara, dans le Djebel Druze en Syrie, datant de 328 après J.-C.

L'éthiopien

Ce groupe compte essentiellement le géez ancien (qui cesse d'être parlé à partir du Xe siècle après J.-C. et qui se subdivise en tigré et tigrina) et l'amharique à partir du XIIIe siècle.

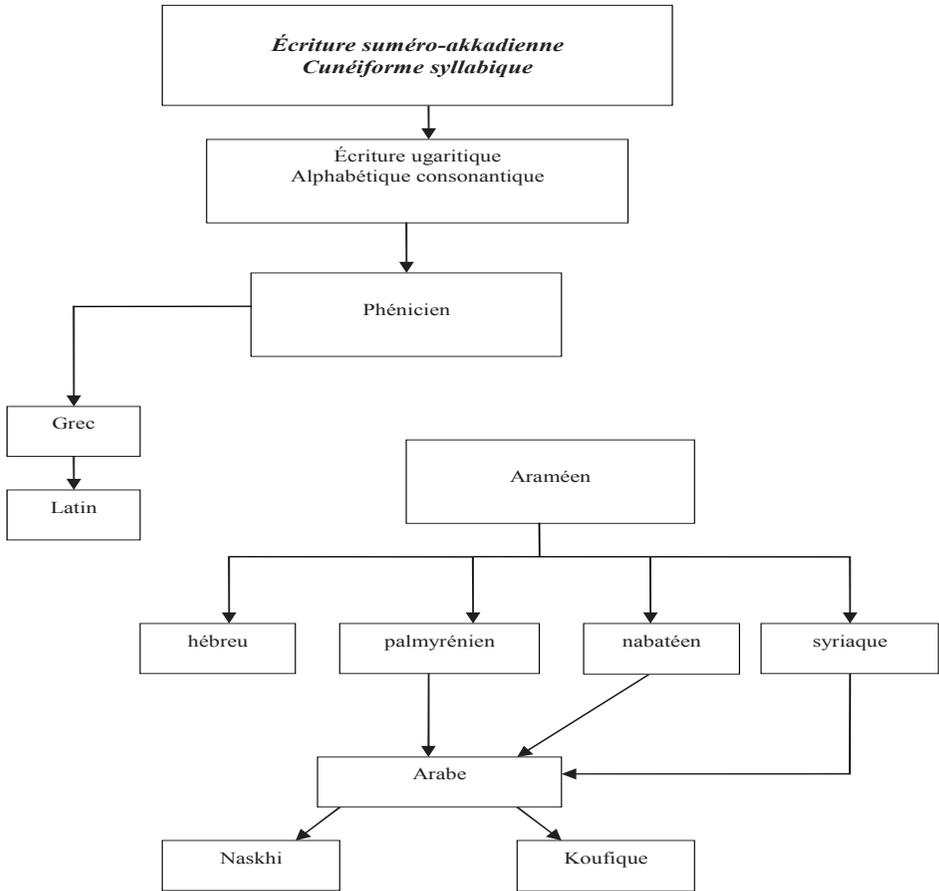
L'arabe des tribus

Cet arabe appartient à la branche méridionale au même titre que l'éthiopien (comprenant le guéez, le tigré, le tigrina et l'ambarique...) ainsi que les langues sud arabiques (comme le sabéen, le minéen, le hadramawtique, le mehri moderne...).

Ce petit rappel montre que le groupe sémitique est une richesse généralement méconnue, particulièrement lorsque ces langues véhiculent des œuvres littéraires de la plus haute importance.

Carte de l'écriture arabe

La première inscription proprement arabe date du VIe siècle après J.-C., alors que l'hébreu par exemple s'écrit depuis le Xe siècle avant J.-C. L'écriture arabe entrera vraiment en vigueur à partir du 7^e siècle, après l'hégire (622) pour fixer la prédication de Mahomet. L'écriture sera définitivement codifiée au VIIIe siècle pour éviter toute erreur dans la lecture du Coran. L'alphabet arabe descend de l'alphabet phénicien (inventé 1000 ans avant J.-C.), par l'intermédiaire du syriaque, du palmyrénien et du nabatéen.



L'écriture suméro-akkadienne, datant de 4000 ans avant J.-C., et celle hiéroglyphique de l'Égypte (de la même période), vont connaître plusieurs stades de « simplification ». Disons qu'il y eut de meilleures performances pour les contrats commerciaux, les échanges et les tractations économiques. Les Sumériens avaient inventé, dès le IV^e millénaire avant J.-C., un système d'écriture dans lequel chaque signe avait une valeur idéographique. Les signes qu'ils utilisaient sont appelés cunéiformes parce qu'ils étaient écrits à l'aide d'un style en forme de *coin*, mot dont la forme latine originaire est *cuneus*. La langue sumérienne n'est pas sémitique, mais les Akkadiens sémites, puis les Assyro-babyloniens, vont adopter l'écriture cunéiforme à la langue sémitique. À chaque signe correspond alors un son. C'est ainsi que se forme un « alphabet » syllabique, lourd et complexe.

Vers 1500 avant J.-C., la grande période, cet alphabet ne possédait pas moins de 600 signes. Il faut attendre la fin du second millénaire (aux environs de l'an 1000 avant J.-C.) pour que cet alphabet syllabique devienne véritablement « alphabétique », c'est-à-dire composé de quelques signes correspondant à

des «lettres-consonnes». Le phénicien, la source de tous les alphabets actuels, s'inspire de ses graphies anciennes (sans en dériver directement).

C'est ainsi que l'on aboutit donc au début du II^e millénaire avant J.-C., sur la côte syrienne, à une écriture consonantique (non plus hiéroglyphique) dite ougaritique ; sur la côte libanaise, à Byblos, on découvre une écriture dite pseudo-hiéroglyphique et dans la péninsule du Sinaï, on trouve une écriture dite « protosinaïtique ».

Ces différentes tentatives de simplification aboutissent, au terme d'un millénaire environ, à l'alphabet phénicien qui sera le véritable ancêtre des alphabets sémitiques et gréco-latin.

Entre le premier et le III^e siècle, des Arabes écrivent non pas en arabe mais en araméen, avec un alphabet non pas « arabe » mais un alphabet utilisé à Palmyre, en Syrie, dit palmyrénien et à Petra en Jordanie actuelle dit nabatéen. Puis à partir du III^e siècle, certains Arabes utilisent les mêmes alphabets, mais pour écrire la langue arabe. On sait par ailleurs qu'en Arabie, d'autres Arabes utilisaient, à partir du Ve siècle, des systèmes d'écritures dits « arabiques » (le safaitique, le tamudéen, le lihyanite, le sudarabique...). Mais ce n'est pas cette écriture qui aboutira à l'alphabet arabe d'aujourd'hui.

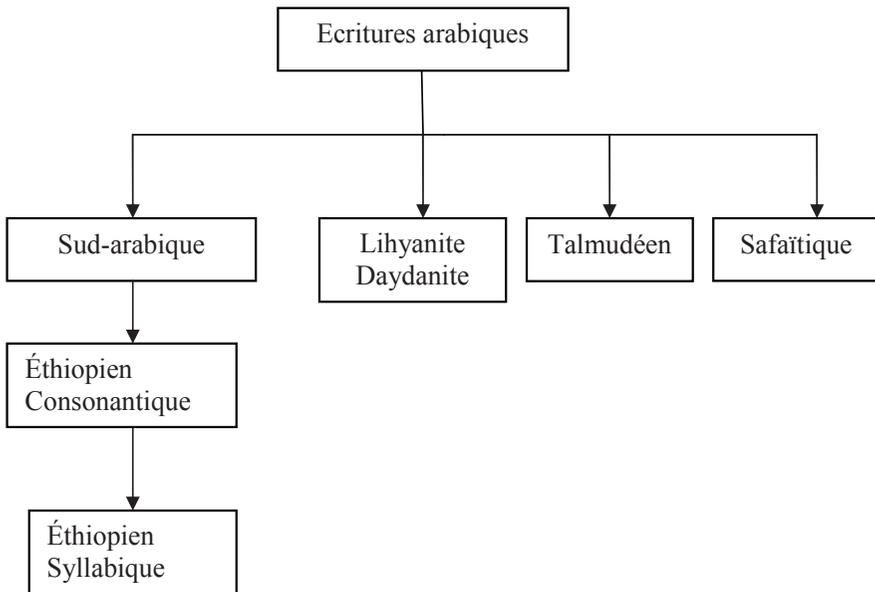
Les premiers textes arabes, en écriture arabe proprement dite, datent du VI^e siècle. Il ne s'agit pas de textes « littéraires ou poétiques », mais de documents relativement courts en prose, contrats ou traités de la vie économique habituelle, des inscriptions votives ou funéraires... On peut donc dire aujourd'hui que l'alphabet arabe descend, de très loin, du phénicien apparu à la fin du II^e millénaire avant Jésus-Christ, en passant par l'araméen. L'étape la plus récente est une forme syriaque (elle-même dérivée de l'araméen) utilisée dans la grande métropole arabe de Hîra, capitale des Lakhmides, au VI^e siècle.

Cet alphabet arabe connaîtra son achèvement au Ve siècle suite à la constitution du Coran après l'hégire (622). Les premiers Corans seront écrits en coufique, écriture carrée sans points diacritiques, qui rendait la lecture relativement difficile, tellement l'ambiguïté pouvait être grande pour certains mots. La tradition retient que c'est en 646 que le calife Otman fit rédiger le texte coranique définitif, et c'est sous le redoutable gouverneur d'Irak, al-Hajjâj (m.714) que le Coran reçut sa forme définitive. Parallèlement à la forme coufique, se développe la forme *naskhî*, la plus courante aujourd'hui, elle-même diversifiée en plusieurs genres propres à la calligraphie artistique. L'Arabie ancienne, enfin, avait connu des formes d'écriture, surtout dans le sud, mais ces tentatives n'ont jamais abouti à l'alphabet dans lequel le Coran sera écrit.

Les écritures arabiques

Les inscriptions talmudéennes, en Arabie du Nord, sont attestées à al-'Ula, au nord-est de Médine, ainsi qu'à Tayma, Haybar. À al-'Ula, on a retrouvé également un spécimen de l'écriture lihyanite à Daydan, dans le Hidjaz, ville

principale de ce groupe qui s’y maintiendra jusqu’au IV^e siècle après J.-C., et on rapporte qu’ils se seraient même emparés de Hîra, capitale des Lakhmides, entre 380 et 385 de J.C.



Les inscriptions safaitiques se trouvent au sud-est de Damas... Ce ne sont souvent que des listes de noms propres. Ces traces de la langue arabe, les plus anciennes, (légèrement antérieures à l’ère chrétienne pour les plus tardives et contemporaines de l’aire achéménide VI^e siècle avant J.-C. pour les toutes premières...) ne constituent en aucune manière l’ébauche d’une littérature. Talmudéen, Lihyanides, Daydanites sont avant tout des nomades qui parcourent l’Arabie du Nord. Ils sont à l’occasion de redoutables guerriers, mais leur « organisation » étatique n’a rien à voir avec les grands empires qui les entourent : la Perse, l’Egypte, Byzance...

La langue arabe de culture aujourd’hui et l’évolution de l’arabe coranique.

Cette langue promise à une très grande stabilité, en raison de l’origine divine du Coran, connaît cependant une évolution à travers le temps, grâce au travail des commentateurs du texte sacré, et de tous les autres savants de l’Islam s’attachant à l’histoire, la géographie et surtout l’*adab*, c’est-à-dire, les belles lettres. Une telle évolution est due aussi à l’extension prodigieuse de cette langue du VIII^e au XII^e siècle, devenant la langue officielle des empires Umayyade (650-750) et abbasside (750-1258). Cette extension arabe aboutira à l’apparition d’un arabe dit moderne ou standard, démontrant ainsi sa capacité d’adaptation et sa souplesse.

Si nous évoquons ces trois grandes étapes : l’arabe classique, le moyen arabe et l’arabe moderne, il ne faut pas croire que des ruptures irréversibles les divisent. Un étudiant commençant l’apprentissage de l’arabe moderne sera très

vite à même de lire les textes les plus anciens, malgré les différences formelles (syntaxe et sémantique) certaines. Aujourd'hui, celui qui étudie l'arabe est en effet à même de lire des textes qui datent de treize siècles avant notre époque. Un étudiant arabe est donc face à un héritage culturel et linguistique immense, alors qu'un étudiant français ne peut être à l'aise qu'avec des textes écrits à peine depuis trois siècles. Rabelais (1494-1553) et Montaigne (1533-1592) ne sont déjà plus accessibles à un étudiant moyen dans le texte d'origine. Villon (1431-1463) est incompréhensible dans le texte et les chansons des troubadours semblent écrites dans une langue étrangère. L'étudiant arabe ne passe pas par une traduction pour lire Ibn Muqaffa' (757), Avicenne (980-1037), Averroès (1126-1198), Ibn Khaldoun (1332-1406).

La conquête arabe, de la mort de Mahomet jusqu'à l'événement de Poitiers (632-732), répand non seulement une religion mais aussi la langue de cette religion : l'arabe, sur un territoire allant de la Loire à l'Indus, du Yémen en Asie centrale. C'est ce qui permet d'exporter les différents dialectes des tribus conquérantes, expliquant ainsi que dans les pays arabes actuels il y a en même temps :

- une langue commune écrite : c'est-à-dire la langue de culture issue du Coran mais transformée peu à peu au fil du temps par les poètes, littérateurs et savants.
- Les diverses langues locales parlées quotidiennement, mais non écrites. Ce phénomène de diglossie est donc différent de ce que l'Occident a connu avec le latin et des langues romanes.

Le latin est la mère des langues romanes, or l'arabe du Coran n'est pas cette langue à partir de laquelle se seraient dégradés les dialectes actuels, mais une langue savante commune aux tribus arabes. Ces deux registres de langue remontent bien avant l'Islam.

Les dialectes et l'évolution des formes modernes de l'arabe

Les arabophones connaissent donc une langue employée quotidiennement et une autre qui fait figure de langue savante, évoluée. Chaque pays arabe, aujourd'hui, possède en quelque sorte son dialecte ou plutôt sa langue vernaculaire (l'algérien, l'égyptien, le syrien...) qui peut sensiblement différer de la langue d'un autre pays. Ainsi un Yéménite parlant sa langue naturelle rencontre des difficultés pour communiquer avec un Marocain. Mais tous les pays arabes possèdent en même temps une langue qui leur est commune à tous, appelée classique, littéraire, littérale, voire moderne. Certes, cette langue de culture a évolué depuis l'apparition du Coran. Elle est la fille de la koinè littéraire ancienne, constituée autour du VI^e -VII^e siècle dans le Hidjaz, dans laquelle ont été rapportés le Coran mais aussi les poèmes archaïques : les *Mu'allaqât*.

Cette koinè a, elle-même, évolué grâce aux grammairiens du IX^e - Xe siècles, aux multiples nécessités théologiques, administratives, littéraire et culturelles qu'imposait l'expansion extraordinaire de la civilisation arabo-musulmane.

Il faut mentionner enfin le XIX^e siècle considéré comme la renaissance des lettres et de la langue arabe. Des formes nouvelles sont créées : le roman,

la nouvelle, le théâtre, le cinéma, le journal et les revues... et les multiples productions scientifiques exigeant un véritable renouvellement du vocabulaire et imposant parfois une évolution même de la syntaxe. La langue arabe moderne, le littéraire moderne, celle que répandent le livre, la télévision, les discours officiels... sont communs aux trois grandes aires dans lesquelles la langue quotidienne (dite dialectale) connaît de nombreuses variantes.

Ces trois aires sont, d'une part, l'ensemble des pays du Golfe, traditionnellement plus arabes ; puis l'aire moyen-orientale englobant la Syrie, le Liban et l'Égypte où l'on parlait l'araméen et le copte jusqu'au IX^e siècle ; enfin le groupe maghrébin où l'on parlait, avant l'arabe, la langue berbère qui, aujourd'hui, a pratiquement disparu en Tunisie et en Libye, mais qui se parle encore dans une proportion de 20 % en Algérie et 40 % au Maroc.

Conclusion

Les faits que nous venons de présenter devraient faire naître chez le lecteur l'idée de la complexité du phénomène et surtout la conviction d'une immense interférence entre les cultures et les religions du Moyen-Orient. Aux plans de la structure de pensée et de l'imaginaire, l'arabe est solidaire de toute une région et, finalement, de toute une géographie.

La culture arabo-musulmane aura un souci constant de se couper de ce passé sémitique et oriental, ne reconnaissant plus réellement les racines culturelles moyen-orientales. L'islam et la prédication coranique introduisent une rupture importante avec ce passé. Mais pour l'historien des religions et de la pensée, pour le linguiste, l'ethnologue et même l'anthropologue cette coupure radicale est-elle justifiée ? On aura donc toujours à l'esprit, quand on étudie un fait culturel et linguistique, de ne jamais le séparer radicalement de ses racines profondes, mais de le situer dans un ensemble plus large en faisant remonter à la surface des pans entiers que telle ou telle langue-culture a enfoui pour mieux les occulter. Ceci est également un fonctionnement propre à toutes les langues-cultures. Chacune a tendance à se présenter comme radicalement nouvelle, ne devant rien au passé... Or c'est une évidence que dans l'imaginaire humain, le présent et le passé ont une connexion très étroite.

Notes

¹ Conférer sur ce point Katia Zakharia et Heidi Toelle, 2005. *À la découverte de la littérature arabe du VI^e siècle à nos jours*. Champs Flammarion.

² Coran versets 20, 112.

³ Coran Versets 26, 195.

⁴ Coran Verset 43, 2.

⁵ Adoptée par les tribus sédentarisées autour de la Mecque, la langue arabe était utilisée à l'époque préislamique dans leur territoire qui ne dépassait guère la péninsule arabique mais, en l'espace de deux siècles (VIII-IX^e siècles), elle allait devenir langue officielle de la Chine à de l'Atlantique, une langue utilisée par les plus grands savants et les plus éminents philosophes de l'époque.

⁶ Claude Gilliot, « les sources du Coran » In *Le Monde des religions* n°19, pp. 30-33. Septembre-Octobre 2006.

⁷ Idem. p. 33.

⁸ Idem. p. 33.

⁹ Blachère, R. Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du XV^e siècle. Éd. Maisonneuve, 1980. p.3.

¹⁰ Cité par Blachère p. 6. Genèse, X et XI, 10 sq)

¹¹ Parce qu'il avait été la langue arabe du Coran, l'arabe avait acquis un prestige bientôt reconnu lors de l'Arabie. Dès la mort du Prophète, les grandes campagnes de conquête avaient en effet comme on vient de le voir, porté l'islam et la langue du livre sacré très loin au-delà des frontières de la péninsule. L'arabe était ainsi progressivement devenu l'organe d'une pensée religieuse et d'un mouvement politique dépassant les différences des ethnies et des cultures.

¹² 91,11 ; 53,52 ; 89,8 ; 112,18 ; 51,43 ; 54,23 ; 50,12 ; 15,80 ; 54,31 ; 26,157,38,12 ; 41,13 ; 14,9...

Bibliographie

Blachère, R. 1980. *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du XV^e siècle*. Éditions Maisonneuve.

Cohen, D. 1988. Les langues chamito-sémitiques. In : *Les langues dans le monde ancien et moderne*. Paris : CNRS, pp 9-28.

Dabencq, L. 1987. « Langue maternelle/langue étrangère. Quelques réflexions ». *Langues modernes*, n°1.

Déroche, F. 2005. *Le Coran*, Paris : PUF.

Doss, M. 1996. « Réflexion sur les débuts de l'écriture dialectale en Égypte ». In : *Monde arabe*, pp. 27-28 ; 119-145. Égypte.

Gilliot, C. 2006. « Les sources du Coran ». *Le monde des religions*, n° 19, Sept-oct, pp. 30-33.

Gilliot, C. & Larcher, P. 2003. « Language and style of the Qur'an », In: *Encyclopaedia of the Qur'an [EQ]*, III, Leyde, Brill, pp. 109-35.

Koulougli, J. 2006. *L'arabe*. Paris : PUF.

Marsarb, W. 1961. *Articles et conférences*. Paris : A. Maisonneuve.

Moattassime, A. 1992. *Arabisation et langue française au Maghreb*. Paris : PUF.

De Prémare, A.-L. 2004. *Aux origines du coran, questions d'hier, approches d'aujourd'hui*. Paris : Téraèdre.

Sayah, M. 2004. *Les Arabes et leurs langues*. In : *Construire ensemble dans une perspective plurilingue*. Paris : Adpf, pp. 304-318.

Zaghouani-Dhaouadi, H. (coord.) 2008. *Les Mu'allaqât et autres poèmes arabes préislamiques : autour des traductions de Pierre Larcher*. *Synergies Monde Arabe*, n° 5.

Zakharia, K. & Toelle, H. 2005. *À la découverte de la littérature arabe du VI^e siècle à nos jours*. Paris : Flammarion.